

BIBLIOTHÈQUE DU PEUPLE DES ÉCOLES

—

PETIT MANUEL

POPULAIRE

D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PAR

OTTO HÜBNER

TRADUIT DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR CH. LE HARDY DE BEAULIEU
ÉCONOMISTE

BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE ROYALES, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS

GUILLAUMIN ET C^{ie}

ÉDITEURS

RICHELIEU, 14

1861

Tous droits réservés.

PETIT MANUEL
POPULAIRE
D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PETIT MANUEL

POPULAIRE

D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PAR

OTTO HÜBNER

TRADUIT DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR CH. LE HARDY DE BEAULIEU

ÉCONOMISTE

BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE ROYALES, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS

GUILLAUMIN ET C^{ie}

ÉDITEURS

RICHELIEU, 14

1861

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS.

AUX INSTITUTEURS.

Les progrès faits depuis quelques années par les idées fausses et subversives auxquelles on a donné le nom de communisme et de socialisme, sont dus en grand partie à une importante lacune dans l'enseignement, qui ne développe pas assez le bon sens populaire, et laisse trop ignorer aux hommes la différence qui existe entre le *mien* et le *tien*, ou, en d'autres termes la véritable portée des droits et des devoirs qu'ils acquièrent ou qui leur sont imposés par leurs relations avec la société.

C'est afin de combler cette lacune que j'ai essayé d'écrire ce petit traité d'Économie politique morale, sans me dissimuler tout ce que cette tâche offre de difficultés, sans espérer l'avoir remplie complètement, et sachant que je laisse beaucoup à faire aux instituteurs que je prie

de vouloir bien m'aider dans cette tâche. Leur inépuisable dévouement, les admirables services rendus par eux à l'enseignement, me font espérer que ce n'est pas en vain que je compte sur leur appui dont j'apprécie toute l'importance.

Il importe d'apprendre à la jeunesse à aimer et estimer la société; il importe de lui persuader que l'activité, la sobriété, la probité, que la vertu, en un mot, n'est pas seulement une chose agréable à Dieu, mais qu'elle procure même en cette vie des avantages positifs, et que par suite, les prédications trompeuses du socialisme, tendant au renversement des principes établis, et à la substitution de l'action sociale à celle des vertus et de l'activité individuelles, ne sont que mensonges. C'est dans ce but que j'ai écrit ce petit livre, et c'est pour l'atteindre mieux, que j'engage les instituteurs à me seconder.

L'AUTEUR.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Dans l'antiquité, les travailleurs étaient esclaves, le maître disposait à son gré de tous les produits de leur travail, et il ne leur donnait en retour que la quantité d'aliments, de vêtements et de logement strictement nécessaire au maintien de leur existence. Quand les esclaves étaient nombreux, on les employait aux travaux les plus rudes et les plus malsains, et la durée de leur vie était courte; chez les Romains on en faisait des gladiateurs pour les combats du cirque, où on les faisait déchirer par des bêtes féroces, pour le plaisir des spectateurs. Quand les esclaves devenaient rares, on les traitait avec plus d'humanité, parce qu'ils étaient difficiles à remplacer. Mais l'esclave n'avait nul souci de l'avenir qui ne dépendait pas de lui, nul souci d'une famille qu'il lui était interdit de posséder.

Le sort des esclaves nègres aux États-Unis d'Amérique est à peu près le même, on les traite bien parce qu'ils coûtent fort cher, mais ils ne contractent que des liens de famille

temporaires, et ne songent jamais, ni pour eux, ni pour leurs enfants, à des moyens d'existence ou à un avenir qui dépendent de leur maître.

De là résulte que l'énergie, le courage moral et la prévoyance, n'étant jamais développés par l'éducation, ni fortifiés par l'exercice, chez les esclaves nègres, ceux-ci sont incapables de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leur famille, par leur propre initiative. Aussi, voit-on des esclaves libérés ou échappés, qui demandent à retourner en servitude, plutôt que de supporter la misère à laquelle les condamne leur manque d'énergie. C'est même là un argument que les partisans de l'esclavage invoquent en faveur de cette détestable institution, comme si celle-ci n'était pas elle-même la cause de la dégradation morale de l'esclave.

Plus tard, le servage ayant remplacé l'esclavage, en Europe, il fut accordé au serf d'avoir une famille, on lui concéda la quantité de terre suffisante pour sa subsistance, mais tout son travail, à l'exception de celui qui était rigoureusement nécessaire à la satisfaction des besoins les plus grossiers, appartenait au Seigneur. Celui-ci défendait le serf contre les attaques des pillards, et le nourrissait en temps de disette, parce que autrement, ses terres n'eussent plus été cultivées, faute de bras.

Aucun effort du serf n'eût abouti à améliorer sa condition; pourquoi aurait-il fait cet effort? Où aurait-il appris, d'ailleurs, à être prévoyant, courageux et économe? Dans les

viles, l'ouvrier était soumis aux dures lois des maîtrises, des corporations, des jurandes; à de rares exceptions près, il ne lui était pas permis d'aspirer à devenir maître à son tour, ni même à améliorer sa condition par un travail plus intelligent. Pour lui comme pour le serf, le développement de l'intelligence, de la force morale, de la prévoyance, n'eussent servi à rien. Aujourd'hui cet état de choses est bien changé, et à part quelques restrictions, quelques traces de l'esclavage et du servage, qui tendent à disparaître de jour en jour, l'ouvrier est devenu libre d'offrir son travail à qui bon lui semble, et d'en débattre les conditions; il est devenu le maître de jouir et de disposer des fruits de son travail.

Mais liberté implique responsabilité, le maître, le Seigneur, le patron ne peuvent plus tyranniser l'ouvrier, ni lui ravir le fruit de son labeur, mais ils ne sont plus obligés de prévoir l'avenir pour lui, ni de le nourrir en temps de disette. C'est à lui-même qu'il incombe de rechercher les conditions dans lesquelles son travail sera le mieux payé; c'est à lui de rechercher le meilleur emploi qu'il devra faire de son revenu, et à trouver les moyens de parer aux chances de maladie, de disette, de chômage, etc., auxquelles il est exposé.

A cet effet, quelques notions élémentaires d'Économie politique lui sont indispensables : l'esclave, le serf, le compagnon d'une maîtrise peuvent être ignorants d'intérêts dont

le soin leur échappe; l'ouvrier libre et responsable doit être instruit de ses droits et de ses devoirs, il doit appliquer son intelligence à veiller lui-même à ses intérêts. Aussi avons-nous toujours cru utile de mettre à la portée de l'ouvrier, quelques notions simples et faciles à saisir, de la science qui enseigne aux hommes quels sont leurs intérêts réciproques dans la société, et ayant trouvé un petit livre dans lequel ces notions nous ont paru être mises à la portée de toutes les intelligences, nous avons jugé qu'il serait utile de le traduire en français, afin de rendre ces notions accessibles à tous ceux qui parlent cette langue.

LE TRADUCTEUR.

CHAPITRE PREMIER.

DU TRAVAIL.

1. – *Qu'appelle-t-on travailler?*
2. – *Qu'exige le travail?*
3. – *Pourquoi travaillez-vous?*
4. – *Pourquoi les hommes travaillent-ils?*
5. – *Quelles sont les conséquences de l'oisiveté?*
6. – *Comment les choses se passeraient-elles si personne ne voulait travailler?*

1. – Dans les champs, les hommes creusent et labourent, sèment et récoltent; dans les forêts ils chassent ou abattent péniblement de vieux arbres; sur les mers et les fleuves, ils pêchent ou conduisent au loin des denrées ; dans les villages et les villes, on forge et on rabote, on file et on tisse, on tamise et on peint, on écrit ou calcule, on coud ou tricote.

Voilà ce qu'on appelle travailler.

2. – Chacune de ces actions exige un effort du corps et de l'esprit, une dépense de force et de temps. Chacune d'elles coûtent de la sueur et de la réflexion , car pendant qu'on est à travailler, on ne peut pas se reposer, et plus on y emploie de temps, moins il en reste pour la jouissance.

N'est-il pas étrange que, malgré tous ces obstacles et ces sacrifices, les hommes travaillent encore?

3. – Vous même, vous donnez, je l'espère, plus de temps chaque jour, à l'étude qu'au jeu, et vous sacrifiez pour elle des heures que volontiers vous emploieriez à jouer. Pourquoi faites-vous cela? Vous me répondrez que vous préférez au jeu le contentement de vos parents et de vos maîtres, que vous faites naître par votre travail, et que leur mécontentement vous ferait plus de peine que la privation de jeu. Vous direz que la perspective de devenir un jour par votre zèle un homme distingué, vous est plus agréable que la jouissance que donne l'oisiveté.

4. – Eh bien, les hommes, comme les enfants, se livrent au travail, parce que la satisfaction que leur procure l'utilité qu'ils en retirent, est plus grande que la peine que leur coûte l'effort de corps et d'esprit que ce travail leur imposent. Ils travaillent, comme les enfants, parce que la peine de leurs efforts est loin d'être aussi grande que celle qui suit l'oisiveté.

5. – Celui qui ne travaille pas aujourd'hui peut sans doute aller se promener; s'il est pauvre, dès demain, il n'aura plus à manger. La jouissance de pouvoir se rassasier demain est certainement plus grande que celle de se promener aujourd'hui. L'effort d'aujourd'hui est évidemment moins pénible que la faim de demain.

Peut-être le riche peut-il se promener plus souvent que le pauvre, sans être exposé à avoir faim; sans le travail, sa richesse sera bientôt perdue. Le riche travaille donc parce que l'effort lui est moins pénible que la perte de sa richesse.

6. – Que l'on cesse subitement tout travail, il est facile de compren-

dre qu'aussitôt, la faim et la misère viendraient assaillir le riche et le pauvre. Dès demain, il n'y aurait plus de pain frais, plus de viande, plus de légumes frais, car le boulanger, le boucher, le jardinier chômeraient. Vous attendriez en vain votre déjeuner et votre dîner, car, qui voudrait les préparer ? Vos souliers, vos vêtements, une fois usés, resteraient des haillons et ne seraient pas remplacés par de nouveaux, car les habillements et les chaussures ne viennent pas sur les arbres. Ce qui vous arrive, arriverait à tout le monde. Les terres, les maisons, l'argent des riches ne leur serviraient à rien, car sans travail, les champs ne portent point de fruits, personne ne peut payer de rente ou de fermage, et le paiement n'aiderait en rien, car là où l'on ne travaille pas, on ne peut rien acquérir pour de l'argent.

Sans le travail les hommes seraient exposés aux plus grandes privations; les baies des forêts, les fruits des arbres, tout ce que la terre produit spontanément ne suffirait pas pour quelques jours de l'année ; la faim forcerait les hommes à se manger entre eux.

Quand un homme isolé ne travaille pas pendant que les autres travaillent, cette action n'est plus aussi générale et si redoutable; mais cet homme isolé sera obligé de mendier auprès des autres, et il est facile de comprendre que la mendicité est plus pénible que toute espèce de labeur.